

l'enfant, l'amour pour l'homme, la souvenance pour le vieillard.

Las de cette contemplation douloureuse, je ramène mon regard ivre de lumière vers le bouquet de jones qui abrite la source. Leur teinte d'émeraude me sourit : c'est comme une parcelle d'oasis restée debout au milieu des ruines d'un désert; ils se balancent au moindre frissonnement de l'air en secouant leur verte chevelure, et semblent, dans leurs ondulations lentes et gracieuses, me faire fête et me convier à leur fraîche hospitalité. La vie m'attire et, tapi sous leur couvert, je m'endors bientôt à leur doux murmure, sur la margelle du puits, sans crainte d'être éveillé par la fortune.

Mon repos fut interrompu par l'arrivée de Simon et d'Albert; leur expédition avait duré près de deux heures. Où est Tom? — Qu'en savais-je? Nous nous égosillons à l'appeler, nous battons les environs : maître Tom avait fait Gille. Simon repartit avec moi, Albert après lui, puis vint mon tour de repos; ainsi de suite. Ce n'était pas une faible tâche que de marcher avec deux vases, pleins d'une eau précieuse, dans ces sentiers où il fallait choisir la place de son pied. Le soleil du cancer dardant ses rayons dans le ravin en faisait une fournaise, les haltes se multipliaient; exténués et toujours altérés, nous n'apaisions les ardeurs de la soif qu'au prix d'une autre souffrance qui nous usait de plus en plus. Et pourtant il fallait boire.

A quatre heures du soir, après une longue pose et le coup de l'étrier, nous nous préparions à prendre à jamais congé du puits solitaire, dont le souvenir est encore un cauchemar pour les survivants de ce drame, quand Tom parut en se frottant les yeux. Il s'était, nous dit-il, endormi à quelques pas de là, dans les herbes sèches, et manifesta le plus naïf étonnement en voyant le soleil si près de l'horizon.

Heureusement pour lui nous n'étions pas armés. Simon lui mit la main sur le collet et, surexcité par la colère, trouva la force de lui administrer la plus verte écourgée qu'homme du monde ait jamais reçue. Le patient poussait des hurlements sinistres que répercutaient sardoniquement les mille échos des gorges environnantes. J'étais jaloux de Simon. Quand il fut épuisé il s'arrêta et lança Tom dans le puits.

Le soir nous revînmes tous chercher les deux pièces; à dix heures elles étaient arrimées, tout était à bord.

Le lendemain, 19 juin, nous abandonnâmes enfin ce rivage maudit où nous venions de passer douze longues et tristes journées. Je ne souhaite à personne de l'explorer dans des circonstances analogues. Cependant, si l'occasion de visiter l'île Sainte-Marguerite se présentait à moi, je sens qu'un attrait irritant, que je n'ose qualifier de jouissance, me porterait à la saisir. Balzac a formulé une grande vérité dans les lignes suivantes, que ne saurait lire froidement nul homme ayant expérimenté les deux faces de la vie. « Il vient des pays malsains ou de ceux où l'on a le plus souffert, des bouffées qui ressemblent aux senteurs du paradis. Dans une vie tiède, le souvenir des souffrances est comme une jouissance indéfinissable. »

CHAPITRE VIII.

Todos-Santos — La Palmilla. — Les ognons d'Égypte. — Notions rétrospectives sur l'île Cedros. — Une nuit sur l'Océan des tropiques. — Débarquement scabreux. — Don Miguel l'alcade de San-Jose. — Perspective de jeûne.

19 juin. — Il est convenu de longue main que nous ne tenterons pas une seconde fois la sortie par le pas-

sage méridional dont on s'est fait un fantôme, et nous nous dirigeons vers le nord en louvoyant devant une petite brise debout.

A trois heures nous doublons de nouveau le Morro-Redondo et nous lançons dans l'Océan avec une satisfaction que je n'essayerai pas de rendre, et qui se traduisit spontanément par de bruyantes exclamations. Joie d'enfant échappé de la classe, joie d'homme qui sort de prison, joie de convalescent qui sent revenir la vie ou de joueur qui vient de gagner. Nous respirions à pleins poumons, nous nous sentions dégagés de tout le poids de cette île au profil sévère, le long de laquelle nous glissions maintenant vent arrière en la narguant. La côte occidentale est, comme l'autre, bordée d'une étroite plage, mais le revers de la chaîne nous parut plus escarpé. Même sécheresse, du reste, et même aspect repoussant, bien que sous des teintes plus variées et souvent très-tranchées, indiquant probablement des dépôts d'ocres.

La question maintenant était d'aller nous ravitailler quelque part. Nous avons grand besoin de vivres frais; en face du biscuit moisi et du lard salé qu'il nous fallait ménager, nous en étions réduits à regretter les huîtres et les goélands de Santa-Margarita. Quant à l'eau, la nécessité de la renouveler devenait de plus en plus urgente.

Todos-Santos se présentait comme notre prochaine escale; après être entrés dans la baie de la Magdalena pour éviter ce port, nous allions y revenir, meurtris de notre tentative première. Le 20, à midi, nous étions par le travers des *mesas* ou tables de Narvaez, promontoire couronné de trois pics à sommets déprimés; à neuf heures du soir nous arrivions à la hauteur de Todos-Santos. Une brise magnifique nous poussait et nous continuâmes sans hésitation, espérant arriver le lendemain matin à San-Jose du Cap et mettre ainsi à profit la nuit qu'il fallait perdre à l'ancre ici. D'ailleurs, le mouillage

de San-Jose est plus sûr et la ville offre plus de ressources; du côté des hommes les dangers ne sont guère plus grands pour nous.

Tout cela était fort bien, mais le vent dégénéra en bourrasque durant la nuit et nous obligea à chercher le large, puis à perdre notre temps à la cape sèche.

Dans la matinée du 21 la brise devint maniable et nous nous rapprochâmes de la côte que borde la Sierra del Carmel. Nous reconnûmes bientôt le cap San-Lucas. La brise continuant à mollir, nous doublons lentement cette pointe en rasant le groupe isolé de *los Frailes*, les moines, trois grands rochers encapuchonnés qui répondent assez bien à cette appellation. A l'abri de la côte règne un calme plat, et nous passons quelques heures à rouler péniblement sur place, devant la baie de San-Lucas qu'environnent et dominent des hauteurs à versants allongés et verdoyants. Quelques habitations s'y montrent éparses. Ce spectacle nous réjouit; les escales de San-Benito et de Santa-Margarita, l'aspect de la côte depuis Monterey, dernier point où nous ayons relevé, un mois avant, des traces de l'humanité, nous ont tellement identifiés avec l'idée du désert, que la vue de ces demeures nous frappe comme si elle apportait à notre esprit une notion nouvelle. Cette sensation est très-forte, et je demeure convaincu en y réfléchissant qu'au bout de quelques années de la vie de Robinson, hermétiquement séquestré au sein d'une nature vierge, un homme doit arriver à se persuader qu'il s'appelle Adam et qu'il est seul dans l'univers.

Le calme continuant, il fallut bien se résigner à faire métier de galériens; nous bordons les avirons en soupirant. Au crépuscule *la Belle* mouille dans l'anse de la Palmilla, à l'extrémité occidentale de la baie de San-Jose, entre un brick et deux goëlettes de tonnage bien supérieur au sien.

Une barque se détache du brick et vient nous accoster; un des deux matelots qui la monte est Français et la reconnaissance est cordiale. Comme nous ne pouvions aller à terre à cause de l'heure avancée, nous le priâmes de nous procurer, à prix d'argent, tous les vivres frais dont son capitaine pourrait disposer. Il revint bientôt, nous portant cent livres d'excellent biscuit américain, une dizaine de livres d'ognons frais et autant de *panoches*, petits pains de sucre brut, commun et très-chargé de sirop.

Quels trésors! et quel souper nous fîmes! Le biscuit à lui seul eût suffi à notre bonheur ce soir-là, mais le sucre ne gâtait rien et, par-dessus tout, mordre à un bel oignon rose, doux comme le sont ceux du Mexique, c'était, ma foi, du raffinement. Il n'y a rien d'absolu en ce monde, l'axiome est banal. Cependant bien des gens souriront en m'entendant affirmer que nul de nous n'eût échangé ces oignons contre des truffes ou toute autre fine bouchée. Il est vrai qu'une haleine empreignée de cette odeur répugne à bien des gens; je comprends cette faiblesse et la respecte aujourd'hui plus que je ne l'eusse respectée ce jour-là; le fait est que nous tombâmes tous dans le péché de gourmandise. Il faut avoir passé par certaines traverses pour s'expliquer le rôle que joue ce tubercule dans l'histoire des Hébreux, avant et après leur sortie d'Égypte.

Notre compatriote était d'humeur joviale et cosmopolite; quoique jeune encore, il avait servi sous bien des pavillons. Il nous apprit, entre autres choses, que les trois navires mouillés auprès de nous étaient des caboteurs faisant le service entre San-Jose, Mazatlan et San-Blas. Nous sûmes aussi de lui qu'il y avait garnison à San-Jose. En réponse à ses questions, nous jugeâmes à propos de lui dire simplement que nous nous dirigeions vers le rio Colorado, dans l'intention de l'explorer. Le

récit de nos aventures l'intéressa, mais, quand il fut question de l'île Cedros, il nous rit au nez le plus franchement du monde et nous annonça, à la grande mortification de quelques-uns, que nous avions visité les rochers arides de San-Benito.

Il avait autorité à trancher la question, car il arrivait lui-même en droite ligne de cette île, et nous assura qu'elle était telle que M. Limantour l'avait dépeinte: de l'eau, du bois, des pâturages, des chèvres sauvages. Il y avait été laissé en compagnie d'un autre matelot pour chasser le phoque. Leur campagne avait eu un dénouement assez original et malheureusement aussi assez commun; le navire, qui devait revenir les prendre au bout de deux mois, s'était perdu sans doute, car il n'avait pas reparu. Six mois s'étaient écoulés ainsi; les munitions tirant à fin, ils s'étaient décidés à tenter la fortune de la mer sur leur baleinière. Après avoir pratiqué une *cache* dans la montagne pour y serrer leur butin, ils s'étaient rendus à San-Jose où ils venaient de s'engager à bord du brick.

Le témoignage de cet homme ne laissait place à aucun doute et il ne nous resta plus qu'à rectifier le journal à la date du 3 juin.

La présence d'un corps de troupes à San-Jose nous imposant une grande circonspection, il fut convenu que j'irais seul à la ville le lendemain; puis, à la réflexion, on m'adjoignit Simon en cas d'événement. Enfin Bowen ayant insisté pour nous accompagner, comme il ne pouvait manquer de donner à notre expédition un cachet américain que nous tenions à conserver, M. de Raousset y consentit. Le digne homme n'avait d'autre but, en allant à terre, que de jouir un moment des avantages que présente toujours une ville, et surtout un port de mer, dans les pays civilisés. Il comptait sans son hôte. Nous fûmes officiellement invités à déjeuner avec lui, à la meilleure

cuisine de l'endroit, restaurant ou auberge. Je lui ai toujours su gré de l'intention.

Je passai cette nuit à causer avec M. de Raousset sur le pont. Le temps était magnifique, l'atmosphère tiède, pas un nuage ne faisait tache sur ce ciel étoilé dont la sérénité durant la saison sèche est proverbiale. La barque nous berçait mollement sur une eau paisible, dont les graves murmures n'étaient troublés que par ces craquements plaintifs particuliers au navire qui dort sur son fer. Cette noble création de l'homme devient alors un être animé, qui semble tressaillir au plus fort du sommeil en rêvant à ses fatigues passées. Il y a de la vie dans un navire, aussi s'y attache-t-on comme à un chien, comme à un cheval. Pouvions-nous n'être pas attachés à la *Belle* ?

Étendu sur son plancher nous savourions ce calme enchanteur, ce retour à l'existence après tant de secousses dans l'isolement. Nous interrogiions du regard cette côte habitée qui se dessinait pittoresquement dans la transparence de la nuit, et ces barques dont les mâts se profilaient en noir sur l'horizon, et cet Océan qui jouait avec nous maintenant, le bon prince. Comment lui en vouloir du mal qu'il nous avait fait ? La mer est une belle et noble partie de la nature ; elle tient le milieu entre le désert luxuriant et fertile qui attend la colonisation, et le désert aride et sablonneux qui la repousse. Sous quel aspect qu'on la surprenne, riieuse ou sombre, frémissante ou ironique, menaçante ou flatteuse, languissante et semblant mendier les caresses du vent, son royal époux, ou se tordant sous son étreinte comme une tigresse amoureuse, terne et grise aux reflets des glaces polaires resplendissante et dorée aux feux du midi, glauque, ici, verte et fleurie là, déserte ou coquettement parée de quelques blanches voiles, houleuse et lisse ou bien moutonneuse et pétillante d'écume, encadrée de nuages capricieux d'or et

de pourpre ou fondant à l'horizon son indigo pâli avec l'azur du ciel, la mer présente toujours un spectacle saisissant, sublime, entraînant par sa variété infinie et son immensité, deux conditions essentielles du beau. Les ardeurs du tropique surtout la font valoir dans toute sa gloire, et quand elle s'étale attiédie et somnolente sur une grève parsemée de coraux et d'étranges coquilles, au pied de rochers bronzés par le soleil, effleurée par quelque brise rafraichissante qui s'imprègne de ses âcres senteurs, alors, dans ses irrésistibles chatteries de créole, elle a des attractions effrayantes. Elle vit, elle parle, elle se fait aimer.

De temps en temps, sous les flancs de la *Belle*, les profondeurs de l'eau s'illuminaient d'une trace phosphorescente, semblable au serpenteau de feu qui déchire le voile noir d'un ciel d'orage. C'était une *tintorera*, un *tiburon* ou une *mantaraya* en croisière. La *mantaraya* est une raie colossale et dangereuse ; le *tiburon* est le requin ordinaire, la *tintorera* est une variété de la même espèce, moins commune heureusement, car sa souplesse et sa férocité en font un objet de terreur pour les plus intrépides plongeurs des pêcheries de perles, qui méprisent et défient le *tiburon*. Sans le voisinage de ces redoutables écumeurs de mer, un bain eût été le comble de la jouissance. On ne peut tout avoir en une fois.

Le jour nous surprit parlant encore de bien des choses sérieuses, et nous éveillâmes nos compagnons. La ville est à quelques kilomètres de la Palmilla, et je tenais à me mettre en route le plus tôt possible afin de profiter de la fraîcheur du matin.

San-Jose, ancienne mission fondée en 1730, est un pueblo de trois à quatre cents âmes, assis sur la rive gauche d'une petite rivière, à un mille environ de son embouchure qui se trouve dans la partie orientale de la baie. La baie, faible échancrure de 7 à 8 milles de déve-

loppement du sud au nord, ne présente qu'une rade foraine où les navires ne sont pas en sûreté par tous les temps; quand le vent souffle de la mer, ou qu'il est très-violent, ils sont obligés d'appareiller et de gagner le large.

On mouille à l'embouchure du Rio pendant l'hivernage, la saison des pluies, et dans l'anse de la Palmilla, à l'extrémité opposée de la baie, durant l'été, la saison sèche; un ressac violent rend alternativement, suivant la saison, ces deux parages inabordables.

Simon me conduisit à terre. Tel quel, et dans le moment favorable, le mouillage de la Palmilla nous parut peu engageant. Le ressac y est encore assez fort pour en rendre l'abord très-malaisé. Notre léger canot, court et ventru, nous échoua magnifiquement et nous primes un bain, qui n'avait rien de bien désagréable, du reste. Le peu de souplesse de Bowen compliqua les difficultés au voyage suivant, d'autant plus que Tom venait avec eux pour ramener l'embarcation à bord. Cependant nous nous trouvâmes bientôt sains et saufs, tous trois, sur cette rive ingrate, site agreste, entouré de rochers, où je cherchai vainement la trace d'une habitation. Nous nous disposions à nous éloigner, quand un incident inattendu nous cloua sur place.

Tom retournait à bord, godillant mollement et bayant aux corneilles à son habitude, sans s'apercevoir que le flot le drossait vers la ligne de récifs qui ferme la baie au sud-ouest. Nous lui fîmes des signaux énergiques auxquels il ne comprit rien, et Simon voulait que je lui envoyasse une balle de revolver pour lui ouvrir l'intelligence, fantaisie de luxe dont je m'abstins. Nous le jugions perdu. Cependant le bruit des brisants l'éclaira à la fin sur le danger qu'il courait, et, l'instinct de la conservation aidant, il sortit de ce mauvais pas après une lutte acharnée. En mettant le pied à bord, il fut accueilli par une venue de

coups de garcettes dont Spinks le régala, pour lui apprendre à ne plus mettre le canot en aussi grand estриф.

Le soleil avait séché nos vêtements quand nous partîmes. Après avoir gravi un talus escarpé, nous nous trouvâmes sur un plateau et dans un *chaparral*, c'est-à-dire un fourré d'arbres ou plutôt d'arbustes rabougris; le mot est dérivé du qualificatif *chapparro*, qui signifie court, ramassé, trapu: un jeune taillis est un chaparral. Un sentier étroit et poudreux y serpentait en obéissant aux capricieuses dispositions des massifs. Bowen se traînait péniblement et la nécessité de rester unis nous coûta beaucoup de temps. De grands lièvres bondissaient autour de nous et leurs apparitions ironiques contribuaient à nous rappeler que nous étions encore à jeun; dans l'espérance d'un bon repas en ville, nous avions dédaigné le matin les ressources du bord. Nous fûmes distraits suffisamment toutefois de ces préoccupations mesquines par la foule de serpents à sonnettes qu'il nous fut donné de voir et d'ouïr, voire de tuer.

L'aspect de San-Jose nous désenchantait singulièrement. Les premières constructions que nous rencontrâmes étaient en torchis ou en bambous à toiture de chaume; les faubourgs présentaient une ceinture de ruines qui attristait l'œil. Sur une place irrégulière, où s'élevaient quelques maisons blanchies à la chaux, on nous désigna, à l'angle d'une rue, une *tienda* ou boutique, d'assez triste apparence, comme étant la demeure de l'alcade; nous comparâmes à l'instant devant ce négociant fonctionnaire. Le seigneur don Miguel était un vieux Manilien égaré sur ces bords depuis son jeune âge, édenté, grimaçant, chauve, olivâtre et desséché. Il nous fit entrer dans une pièce immense attenante à sa boutique; cinq ou six lits qui attestaient la fortune du maître de céans, des bancs, quelques coffres, quelques chaises et divers ustensiles de ménage, meublaient ce caravansérail où travail-

laient une demi-douzaine de femmes de tout âge et de tout pelage, depuis la vieille Indienne grisonnante, jusqu'à la *china* de quinze ans, aux noires tresses et au teint mat. Était-ce une famille ou un harem? Je n'en pus juger, et la question peut se poser en basse Californie. Don Miguel, ayant ajusté ses besicles, s'assit devant une table écloppée où gisaient en désordre les archives de la municipalité, de la douane et de la marine, car le vieux singe cumulait les fonctions d'alcade, de commissaire des douanes et de capitaine du port : d'un air solennel il nous demanda nos papiers.

Je me hâtai de lui expliquer pourquoi nous n'en avions pas : ils étaient restés au fond de la baie de *Almejas*, naturellement. Je fis alors le récit de notre naufrage en termes propres à toucher un cœur sensible, et j'eus la satisfaction d'éveiller la pitié la plus expansive au sein de l'aréopage féminin qui nous entourait. J'assurai que nous étions venus à San-Jose à notre corps défendant, mais, ayant un long trajet à faire et nous rendant dans un pays dénué de toutes ressources, la région du Colorado, il était urgent de nous ravitailler. Cela dit, et sans donner à don Miguel le temps de rien objecter, je lui fis d'un ton dégagé la nomenclature des objets dont nous avions besoin, en manifestant l'intention de traiter avec lui pour le tout.

L'alcade s'abîma dans le négociant. Il ne songea plus à nous chercher chicane ; d'ailleurs je me sentais fort de la sympathie des *señoras* et *señoritas* qui me parurent devoir juger en dernier ressort. L'élément domestique avait une large part dans le gouvernement du débonnaire don Miguel, lequel, en dépit de sa triple autorité, ne put parvenir, durant tout ce colloque, à débarrasser son intérieur d'un picotin de moutards peu vêtus qui, attirés par la curiosité, faisaient à voix haute de bizarres réflexions sur notre compte.

Le digne homme nous avoua que, dès l'abord, il avait reconnu en nous des *caballeros* ; cette assertion prouvait, je le déclare sans honte, une grande finesse d'observation chez lui et j'en augurai bien. Pour ne pas demeurer en reste avec un vieillard aussi judicieux, je lui donnai de l'Excellence, ce qui lui porta le dernier coup. Il m'avertit alors, tout bas et d'un ton paternel, que nous étions doublement en contravention, d'abord pour nous présenter sans papiers, ensuite pour avoir communiqué la veille avec un des navires en rade avant l'inspection du capitaine de port ; mais il m'assura en même temps qu'il était disposé à passer sur ces irrégularités, à nous fournir même ce dont nous avions besoin, à la condition expresse que nous serions prêts à repartir au coucher du soleil. J'en pris l'engagement formel. Mes compagnons qui, n'entendant mot à ce que nous disions, avaient tout loisir de songer à autre chose, me rappelaient tout bas, depuis un instant, la question importante du déjeuner. Je demandai à don Miguel le chemin de la *fonda* la plus convenable. Hélas ! — Il n'y avait pas de *fonda* à San-Jose.

Je lui fis observer que nous ne pouvions cependant nous passer de déjeuner, en appuyant à dessein sur le mot *desayuno*, qui implique essentiellement l'action de rompre le jeûne. Les Espagnols ont quatre repas réglés : le *desayuno*, l'*almuerzo* ou second déjeuner, la *comida*, le diner, et la *cena*, le souper ; cela sans préjudice de collations de fruits, de gâteaux, de glaces et de chocolat. Malgré cette liste formidable, les Hispano-Américains sont très-sobres, et tout ce qu'un Mexicain consomme dans ces quatre ou cinq stations gastronomiques suffirait à peine au diner d'un Yankee ou d'un Européen.

Don Miguel se retourna en riant vers les gamins qui assiégeaient la porte et les expédia vers leurs mères respectives, avec injonction de revenir au plus vite dans le cas où elles seraient disposées à nous assister en notre

besoin, moyennant rétribution généreuse ; le bonhomme fit sonner cette considération. Je redoutai un moment de voir à nos troussees toutes les ménagères de la ville, se disputant l'honneur de servir des señores si bien en fonds, mais cette crainte extravagante ne tarda pas à se dissiper. Une demi-heure s'écoula, et je compris que Don Miguel avait tout simplement trouvé un excellent moyen de se débarrasser de l'impudente marmaille. L'un d'eux revint pourtant à pas lents, et le fripon d'enfant — *cet âge est sans pitié* — nous débita de l'air le plus indifférent du monde l'homélie suivante : — « *Mi mama* fera à diner à midi pour la famille, et les señores étrangers seront les bienvenus s'ils veulent en prendre leur part. » A midi ! Il était huit heures et nous mourions de faim.

« C'est l'usage ici, me dit l'alcade en haussant placidement les épaules comme s'il n'eût vu là rien que de fort naturel. On déjeune matin, on dine à midi. Personne n'aime à déroger à ses habitudes. Voyez, cherchez, peut-être trouverez-vous quelqu'un plus accommodant. Après diner vous reviendrez et nous réglerons nos affaires. »

CHAPITRE IX.

Philippe Montreuil. — Souvenirs de Walker. — Nouvelles de Guaymas. — Promenade en ville. — Appréhensions. — Gentilleses de don Miguel. — La mère de Reyes. — Le voltigeur Jose. — Le douanier de la Palmilla.

Nous demeurâmes fort embarrassés de nous sur le pavé de San-Jose. Comme nous étions à chercher des expédients, nous fûmes accostés par un homme entre deux âges qui nous adressa la parole en français. C'était, par bonheur pour nous, un compatriote, un marin breton

qui, après avoir divorcé avec le pavillon français, avait amassé un petit pécule en faisant le cabotage sur les côtes du Mexique, et, depuis quinze ans environ, s'était fixé au Cap, où il avait pris femme et levé boutique. Philippe Montreuil nous offrit amicalement son ordinaire et nous introduisit chez lui, où sa femme se mit de la meilleure grâce du monde en devoir de nous satisfaire. Quelques instants après nous étions attablés avec nos hôtes devant un quartier de chevreau grillé, une prodigieuse omelette, des *camotes* ou patates douces, et les classiques *tortillas* de maïs en guise de pain ; la *tortilla* est une crêpe de maïs, très-mince, très-sèche et d'un goût fade. Deux bouteilles de vin flanquaient le tout ; ce n'était pas du *Saint-Julien-Médoc*, ainsi que le prétendait l'étiquette dorée, mais, vu les circonstances, il nous parut supérieur aux produits authentiques de ce cru.

Tout en faisant honneur au repas nous parlâmes de nos affaires, et nous exprimâmes nos regrets d'avoir conclu un marché avec don Miguel ; il nous eût été très-agréable de traiter avec notre bienveillant compatriote. Don Felipe leva nos scrupules à cet égard ; il nous affirma que, dans les conditions équivoques où nous nous trouvions, il était du dernier à propos de mettre l'alcade dans nos intérêts en lui achetant tout ce qu'il voudrait nous vendre aux prix qu'il lui conviendrait de fixer. Le moindre mécontentement pourrait faire naître le soupçon et, avec le moindre soupçon, on pouvait nous retenir indéfiniment dans ce pays des temporisations. La péninsule était à peine remise de la secousse de Walker, les autorités avaient l'œil ouvert, et il n'était pas prudent à des gens sous pavillon américain d'avoir tort là où ils n'étaient pas les plus forts. Nous causâmes alors de Walker, afin d'amener Montreuil à parler de ce qui nous intéressait. L'expédition du célèbre Américain n'avait été, nous dit-il, qu'une incursion de pirate ; on estimait que chaque